



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de KUSHNER (Eva), BOKDAM (Sylviane),  
MATHIEU-CASTELLANI (Gisèle), RITCH (Janet), ROUGET (François),  
« Biographie », *Œuvres complètes*, Tome I, *Les Erreurs amoureuses*  
*Continuation des Erreurs amoureuses*, TYARD (Pontus de), p. 1-17

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5865-1.p.0005](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5865-1.p.0005)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre  
moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2004. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## BIOGRAPHIE

Bien que, dans notre mémoire culturelle, le nom de Pontus de Tyard évoque immanquablement la Pléiade au sein de laquelle Ronsard l'a régulièrement incorporé, il importe qu'une étude attentive restituée à notre poète à la fois son individualité et son indépendance. Né en 1521 ou 1522<sup>1</sup> à Bissy-sur-Fley, petit village situé non loin de Mâcon, il restera fidèle à cette région toute sa vie. Sa famille détenait depuis le règne de Philippe le Bel ses titres de noblesse. Jean de Tyard, son père, était lieutenant général du Charolais ; sa mère, Jeanne de Ganay, était une nièce du chancelier de France. Le premier biographe de Pontus attribue à son père le mérite de lui avoir donné une éducation incomparable : « Le sgr de Bissy<sup>2</sup> voyant des talents et de la disposition a son fils, crut les devoir mettre à profit, il le poussa le plus avant qu'il put dans ses études, et les progrès qu'il y fit répondirent à ce qu'on en avoit attendû. Son mérite se répandit dans la province [...]»<sup>3</sup>. A vrai dire, nous ne savons rien de concret concernant les études que fit Pontus dans sa province natale. L'auteur du manuscrit attribue au pape Léon X et au roi François I<sup>er</sup> le mérite d'avoir encouragé la noblesse, en favorisant les lettres et les sciences, à doter ses descendants d'une éducation supérieure, et par là, de prestige.

En 1537, la présence de Pontus de Tyard est attestée à Paris. « Le goût que Pontus avoit pour les lettres ne pouvoit être pleinement satisfait en province »<sup>4</sup>. Jean d'Estouteville, conservateur des privilèges royaux de l'université de Paris, munit en effet le

---

<sup>1</sup> Cf. K.M. Hall, « En quelle année naquit Pontus de Tyard ? » *Revue des sciences humaines*, XCI, 1958, p. 411-412.

<sup>2</sup> Château principal des Tyard, situé dans le village de Bissy-sur-Fley.

<sup>3</sup> Biographie manuscrite anonyme, Bibliothèque municipale de Lyon (939 [838], f. 1 à 44), que sa description fait dater du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle s'intitule « Histoire de messir Pontus de Tyard de Bissy, conseiller aumônier du roy Henry III, évêque de Chalon sur Saone ».

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 5.

jeune provincial d'une lettre lui garantissant ainsi qu'à sa suite une sauvegarde intégrale.

Fit-il ses études dans un collège, au moins jusqu'au grade de maître ès arts, comme nombre de ses jeunes contemporains<sup>5</sup>; ou parcourut-il librement Paris en quête de toutes les sources de savoir? En l'absence de preuves formelles, on peut du moins déduire de ses connaissances philologiques ultérieures qu'il profita des enseignements humanistes disponibles à Paris, en particulier, depuis la fondation du Collège royal en 1530. Ce qui est certain, c'est qu'il n'étudie pas au collège de Coqueret sous Dorat en compagnie de Ronsard, Du Bellay et Baïf – autre preuve de son indépendance vis-à-vis de la Pléiade. Plus tard, Pontus de Tyard enverra son neveu Cyrus au collège de Navarre. On peut supposer qu'il y séjourna lui-même, ce qui signifierait qu'il put avoir pour professeur de grec Danès, et même qu'il fut influencé, sur le plan religieux, par les idées post-tridentines de celui-ci.

Par ailleurs, l'hypothèse d'études au collège du Cardinal Lemoine nous paraît particulièrement attrayante. Lefèvre y eut parmi ses étudiants Glaréan, dont le *Dodecachordon* (1547) est une des bases du *Solitaire second* de Tyard; Amyot y étudia sous Beauchamp. Mais surtout, Vatable y était professeur d'hébreu à l'époque où Tyard séjournait à Paris. Selon Kathleen Hall, on ne peut vraiment affirmer que Tyard ait su l'hébreu avant 1578; en revanche, rien ne nous empêche de penser qu'il commença à étudier cette langue à Paris.

Parmi les amis de longue date de notre poète il importe particulièrement de signaler Jacques Peletier du Mans et Guillaume des Autelz. Peletier était, lui aussi, présent à Paris dès 1537, bien avant la jeune Pléiade. C'est en effet la date à laquelle il rejoint au collège de Navarre son frère Jean qui y professait la philosophie et les mathématiques. Grâce à Denisot il entre dans le milieu intellectuel de Marguerite de Navarre. Il est possible que par l'intermédiaire d'Antoine du Moulin Tyard ait pu, lui aussi, avoir accès à cet extraordinaire foyer de pensée philosophique et d'humanisme. On a pu prouver<sup>6</sup> qu'une édition de la traduction, par

<sup>5</sup> Hypothèse que nous suggère Jean Dupèbe.

<sup>6</sup> Robert Fink, «Une 'Deffence et illustration' de la langue française avant la lettre: la traduction par Jacques Peletier du Mans de l'*Art poétique* d'Horace», *Revue canadienne de littérature comparée*, numéro spécial «La traduc-

Peletier du Mans, de l'*Art poétique* d'Horace paraît dès 1541, ce qui signifie que dès avant cette date, et deux ans avant sa légendaire rencontre avec Joachim du Bellay lors des obsèques du cardinal Du Bellay au Mans, Peletier est en mesure de réfléchir à la poétique horatienne et, sans doute, de faire connaître autour de lui ses idées sur la poésie lyrique, l'imitation des Anciens et l'importance de développer la langue française. Peletier fréquente alors Dorat, Lazare de Baïf<sup>7</sup>, et Denis Sauvage, qui rencontre peut-être dès lors ce Pontus de Tyard traducteur concurrent, quelques années plus tard, des *Dialoghi d'amore* de Léon l'Hébreu. Peletier du Mans et Tyard se reverront au cours des années cinquante à l'imprimerie de Jean de Tournes, en milieu lyonnais... Tyard figure dans l'*Art poétique* (1555) de Peletier du Mans. A son tour, Tyard raconte dans le *Premier curieux* la visite que lui fit Peletier à Bissy et les observations astronomiques qu'ils entreprirent ensemble. Les deux penseurs ont également en commun un profond respect pour les mathématiques dont la rationalité leur paraît propédeutique à la fois aux sciences exactes et à la théologie.

Guillaume des Autelz était un parent de Tyard : sa mère, Anne de Vesvre, était cousine germaine du père de Pontus. Mais c'est surtout le milieu littéraire lyonnais qui réunit les deux poètes, liés également par une conception de la poésie lyrique distincte de celle de la Pléiade : tous les deux croient en effet à la réelle continuité de la tradition lyrique française. Des Autelz partage également les préoccupations scientifiques et philosophiques de Pontus : on s'accorde généralement à le considérer comme le modèle du personnage du Curieux dans les *Discours philosophiques*.

Il ne s'agit pas ici de « détacher » Tyard de la Pléiade pour lui trouver des affinités plus diverses en France, et au-delà de Paris. La notion de Pléiade elle-même est aujourd'hui considérablement relativisée. Nous cherchons avant tout à faire revivre notre poète dans son individualité, donc avec tout ce que sa poésie transporte, et transforme, que ce soit de source antique, française ou italienne. Dans cette perspective, il faut tenir compte de l'évo-

---

tion à la Renaissance », sous la direction de Paul Chavy et Eva Kushner, printemps 1981, p. 342-363.

<sup>7</sup> Père du poète Antoine de Baïf qui fera partie de la jeune Pléiade au collège de Coqueret, avec Ronsard et Du Bellay.

lution de sa poésie depuis le premier livre des *Erreurs amoureuses* (1549), en passant par la *Continuation des Erreurs amoureuses, avec un Chant en faveur de quelques excellents Poètes de ce tems* (1551), jusqu'aux *Erreurs amoureuses Augmentées d'une tierce partie. Plus un Livre de Vers Liriques* (1555)<sup>8</sup>. Le *Premier livre* reconnaît avec ferveur comme modèles Scève et Pétrarque; nous verrons également à quel point il est marqué par Héroët. C'est lors de la *Continuation*, en 1551, que les idées et l'esthétique de la Pléiade se font davantage sentir chez Tyard, et c'est graduellement que des liens se forment entre lui et Ronsard ainsi que Du Bellay.

En 1553, dans son «*Élégie à Jean de La Péruse*»<sup>9</sup>, Ronsard fait figurer le nom de Tyard parmi ceux de ses élus – Du Bellay, Baïf, des Autelz, Jodelle et La Péruse. Notons qu'à ce stade des Autelz est lui aussi inclus comme appartenant à l'élite novatrice<sup>10</sup>. La prestigieuse liste change lorsqu'en 1556 Ronsard redéfinit son groupe, retranchant La Péruse qui était mort en 1554 et le remplaçant par Belleau; par ailleurs, Guillaume des Autelz sera remplacé par Peletier du Mans<sup>11</sup>. Le nom de Tyard n'est absent d'aucune des listes établies par Ronsard, y compris celle où, après la mort de Ronsard, Binet consigne le nom des poètes que Ronsard considérait comme siens à la fin de sa vie, et où Peletier du Mans est remplacé par le cher Dorat. De toute évidence, Ronsard tient très fidèlement à Pontus de Tyard. Celui-ci, en revanche, garde quelque distance vis-à-vis de Ronsard; il ne réclame guère pour lui-même les titres de gloire attribués par Ronsard aux poètes qui importent en France des genres poétiques nouveaux ou, s'il le fait, c'est avec d'infinies nuances.

---

<sup>8</sup> Nous éditons ici le texte de 1573 dans lequel Tyard a voulu regrouper l'ensemble de sa poésie jusqu'à cette date; mais en ce qui concerne sa biographie, et l'histoire de ses rapports avec le mouvement contemporain, il importe de le considérer aussi dans son évolution.

<sup>9</sup> Ed. de P. Laumonier, V, 259.

<sup>10</sup> Un sonnet «*A Guillaume Des Autelz, Charrolois*», faisant partie du *Cinquième Livre des Odes* (1553) fut retranché par la suite. Ronsard y déclarait «*Sur un autel sacré, je veux sacrer ton lôs,/ Mon devot des Autelz, lôs qui la France honore / Fameuse par tes vers [...]*».

<sup>11</sup> A la suite de Laumonier, Henri Chamard signalait que cette nouvelle liste fait partie d'un passage de «*L'Hymne de Henry II*» publié au premier livre des *Hymnes* (1555), passage qui ne sera retranché qu'en 1584 (cf. *Histoire de la Pléiade*, Paris, Didier, éd. 1961, vol. I, p. 4).

Il tient pourtant à être considéré comme novateur en matière de poésie amoureuse. Il se serait engagé dans cette voie dès 1543, c'est-à-dire avant la publication de la *Délie* de Scève. Dans sa dédicace à l'édition de 1573, il parle rétrospectivement, en effet, « de ceste longue continuation commencée il y a trente ans »<sup>12</sup>; il dit avoir commencé « fort jeune d'aimer et d'honorer la beauté et les graces », étant déjà à cet âge « eschauffé de l'ardeur d'Apolon ». A l'en croire, il œuvrait alors dans la solitude, « n'ayant aucun devant moy, qui en François eust publié Poèmes respondans à l'elevation de mes passionnées conceptions »; et c'est pour se conformer aux désirs de celle que chantaient ses poèmes qu'il chercha à « embellir et hausser » sa poésie, afin de se distinguer des « rimeurs » qui l'avaient précédé. Par ce biais, Tyard s'attribue – sans référence à Pétrarque, Scève ou même Héroët – la primauté de la poésie de l'amour idéalisé. En ce qui concerne les dates de publication, il dit avoir fait « prendre l'air » à ses poésies « au mesme temps » que parurent celles de Ronsard et du Bellay, « fils aisnez des Muses »<sup>13</sup>.

Il reste que la date de la publication de l'*Olive* (Pâques 1549) précède celle des *Erreurs amoureuses* (novembre 1549). Tyard s'est-il incliné devant un collègue plus prestigieux afin de laisser à celui-ci la primeur du *canzoniere* pétrarquiste? Ou est-ce simplement le processus d'achèvement et d'impression des deux œuvres respectives qui a déterminé ces dates? Si tant est qu'il importe de dégager l'individualité de chaque œuvre tout en approfondissant son mode de rattachement à l'esthétique en voie d'adoption, il faut tenir compte, plutôt que de la question des dates, de ce qui après trente ans survit dans la mémoire de Pontus: sa solitude initiale, ses découvertes successives en matière de modèles, et surtout sa volonté de dire l'amour d'une manière digne de l'amour et de la bien-aimée.

En effet, Tyard voulut mettre son œuvre sous le signe de sa devise, « Amour immortelle ». C'est dire que, même s'il aspirait, comme bien d'autres poètes célèbres de son temps, à l'« immortalité » que confère la création poétique, il allait placer cet amour au centre de sa création; et que cet amour ferait communier l'humain avec le divin et finirait par ôter leur attrait aux gloires terrestres.

<sup>12</sup> « A une docte et vertueuse Damoiselle », p. aij.

<sup>13</sup> *Ibid.*

Mais avant d'accepter cette transformation du vécu en poésie il nous faut tenter de reconstituer quelques traits essentiels de ce vécu. Or, l'identité de la bien-aimée de Pontus, qu'il nomme Pasithée<sup>14</sup>, continue à nous échapper. Alors qu'un historien au moins nie<sup>15</sup> qu'elle ait même existé – hypothèse qui selon le biographe lyonnais anonyme s'accorderait assez bien avec la destinée ecclésiastique de Pontus – la majorité des historiens la considèrent réelle. Plusieurs écrivains contemporains la mentionnent; par exemple, Philibert Bugnyon chante le couple idéal que forment Pasithée et le Solitaire voguant ensemble vers « l'île pontique »<sup>16</sup>. Pontus lui-même fait figurer Pasithée dans ses deux premiers discours philosophiques, *Solitaire premier* et *Solitaire second*. Nous apprenons également que Pasithée chante en s'accompagnant de l'épinette ou du luth; qu'elle danse avec abandon; qu'elle fait don à Pontus d'une boucle de ses cheveux; et que Pontus fait exécuter un portrait d'elle par « le Flamand », c'est-à-dire Corneille de Lyon.

Mentionnons encore le fait que Pasithée se serait plainte à Denis Sauvage de ce qu'un passage du *Monophile* de Pasquier mettait en doute la sincérité de la poésie amoureuse; celui-ci fait dire à Pasithée que « l'autorité de celui qui s'est voué à elle » doit la rassurer sur ce point; un peu plus tard, Tyard répond dans sa dédicace datée de 1554 qu'elle doit elle-même savoir discerner parmi les « discours passionnaires ». En 1560 Luc'Antonio Ridolfi compose *Aretefila* (Lyon, Roville, 1562), dialogue entre deux gentilshommes et Aretefila, en qui on reconnaît facilement Marguerite de Bourg; or celle-ci nie catégoriquement être Pasithée, ce qui donne au lecteur le choix de la croire ou non, mais laisse peu de doutes quant à l'existence, dans le milieu lyonnais, de la véritable Pasithée.

Ne pouvons-nous pas puiser dans les poèmes de Tyard assez d'indications biographiques pour éclaircir le mystère de Pasithée? La question n'est pas simple, car elle met en cause une longue habitude de l'histoire littéraire qui consistait à déduire d'un texte pétrarquiste (comme aussi du texte de Pétrarque lui-

<sup>14</sup> Pasithée prend parfois la place d'Aglaia parmi les trois Grâces; ou, selon Giraldi, elle les réunit toutes trois en elle-même.

<sup>15</sup> J. Roy-Chevrier, « Les amours de Pontus de Tyard », *Mémoires d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône*, XX, (2<sup>e</sup> série, tome 12), 1924.

<sup>16</sup> Cf. Philibert Bugnyon, *Les Erotasmes de Phidie et Gelasine*, Lyon, J. Temporal, 1557.

même) les caractéristiques de la personnalité de son modèle et les phases de la relation amoureuse. Certes, dans le cas de Tyard l'exercice est possible et même probant, à condition de ne jamais oublier la nature hypothétique d'une telle construction. Le « discours » n'abolit pas « l'histoire » mais il la transforme, ce qui d'ailleurs s'applique tout autant au sujet lyrique qu'à sa Dame. Il y eut donc un *innamoramento* aussi soudain que décisif, par lequel le poète devint adorateur d'une beauté exigeant constamment de lui dépassement et sacrifice. D'une part sa vie s'en trouve illuminée; d'autre part la distance qu'exige Pasithée est source de souffrances infinies dans leurs variations, mais surmontées lorsque s'instaure l'harmonie de l'amour au sens platonicien. Dans cet esprit, Pasithée finit par répondre aux sentiments du poète; mais leur amour sera toujours conditionné par le secret et le silence, au sein d'un milieu que le poète décrit comme hostile. Il songe à s'éloigner afin de protéger l'honneur de Pasithée. Il éprouve de violentes colères contre les médisants et surtout contre l'homme (le mari?) puissant et dangereux qui a accès librement auprès de Pasithée – dont on sait aussi qu'elle est d'un haut lignage. Jusqu'à quel point pouvons-nous considérer tous ces indices comme authentiquement biographiques? Tout *canzoniere* pétrarquiste contient des détails « précis » sur la Dame, le poète, leurs rencontres, leur milieu, détails qui produisent un effet de réel et peuvent tout aussi bien dérouter que renseigner; ils se reproduisent chez nombre de poètes (l'anneau, la boucle de cheveux, le secret...).

Ce qui est évident et certain dans le cas de Tyard, c'est que de 1549 à 1555 son amour est au centre de ses écrits poétiques. Mais il est également omniprésent dans ses écrits philosophiques. Le personnage de Sophie dans les *Dialoghi d'amore* qu'il traduit dote son imagination d'une présence féminine vivace, prête à contredire mais aussi à comprendre et à accepter. Dans les deux *Solitaire*, elle est transposée en une Pasithée mondaine, enracinée dans sa maison, sa région lyonnaise et dans le milieu qui est aussi celui de Tyard. En effet, celui-ci semble avoir quitté Paris bien avant l'année 1549 qui est à la fois celle de la *Deffence et illustration* et celle des premières *Erreurs amoureuses*, publiées à Lyon chez Jean de Tournes. Puisque Tyard lui-même<sup>17</sup> fait

---

<sup>17</sup> Cf. *supra*, à propos de la préface « A une docte et vertueuse Damoiselle ».



remonter son inspiration poétique, et la rencontre qui en fut la source, à 1543, on peut supposer qu'il était alors revenu de Paris, qu'il résidait à Bissy mais qu'on le voit fréquemment à Lyon, parfois dans l'officine de Jean de Tournes, son imprimeur, et parfois en société. En reconstituant les échanges d'épigrammes entre Tyard et Pernette du Guillet, Verdun Saulnier ne présume-t-il pas le poète présent à Lyon ?<sup>18</sup> Plus récemment, François Lecercle a éclairé tout un réseau de jeux poétiques auxquels se livraient les lettrés lyonnais, et qui étaient fondés sur un autre genre, l'énigme<sup>19</sup>. Il a pu montrer que Tyard était au courant de ces jeux et que l'« Enigme » par laquelle se termine le *Livre de vers liriques* (mais qui parut d'abord dans le *Second livre des Erreurs amoureuses*) fait écho à d'autres poèmes de type semblable qui circulaient parmi cette société ; ce qui implique aussi la présence, sans doute sporadique, de Pontus de Tyard à Lyon.

Même s'il ne nous est pas donné d'arracher aux *Erreurs amoureuses* tous leurs secrets, on peut du moins y déceler deux mouvements complémentaires qui nous paraissent porter l'empreinte du vécu. C'est, d'une part, l'acceptation par le sujet lyrique de la relation s'exprimant dans le chant intitulé « De chaste amour », acceptation difficile mais définitive. Voilà pourquoi le *Second livre* projette une vision sereine et harmonieuse de l'aimée, de type néo-platonicien. La souffrance de l'amant est devenue offrande poétique ; elle s'est parée de tous les prestiges de la mythologie ancienne. Mais, d'autre part, « l'amour immortelle » qui continue sa transformation en poésie parvient à se détacher du support de l'aventure temporelle. Il y a déperdition d'être à tel point que le sujet lyrique ne coïncide plus avec lui-même : « Mon cœur, suivant la cause de ma peine, / De moy s'eslongne, et s'en-fuit aupres d'elle, / [...] Las, que je sois ou vif ou mort, j'ignore »<sup>20</sup>. Si tant est que la « vie » est celle de l'exaltation poétique de la beauté, la « mort » correspond, au sein du *Troisième livre*, aux moments de doute, de découragement, de sursauts contre les ennemis du bonheur de Pontus et, sans doute, à la sépa-

<sup>18</sup> V.-L. Saulnier, *Maurice Scève*, Paris, Klincksieck, 1948, p. 163-164.

<sup>19</sup> François Lecercle, « Énigme et poésie à Lyon au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle », *Intellectual Life in Renaissance Lyon*, sous la direction de Philip Ford et Gillian Jondorf, Cambridge University Press, 1993, p.135-163.

<sup>20</sup> *E.A.*, II.32, vers 1-2, 12.

ration. Les œuvres postérieures à 1555 ne mentionnent plus la bien-aimée. C'est à une autre Pasithée que s'adresseront en 1573 les *Nouvelles œuvres poétiques*.

Comme les *Erreurs amoureuses*, les deux premiers discours philosophiques, le *Solitaire premier* et le *Solitaire second*, font partie de ce que l'on pourrait appeler, dans la vie intellectuelle de Tyard, le cycle néoplatonicien. De même que sa poésie amoureuse s'ouvre, en fin de compte, sur une vision harmonieuse de l'âme humaine au sein du cosmos, de même les deux premiers dialogues incorporent dans leurs traitements respectifs de la poésie et de la musique le rôle unificateur de l'amour et, symboliquement, le personnage de celle qui a fait connaître au poète l'expérience de l'amour.

L'année 1556 constitue-t-elle chez Tyard un tournant ? Sans nécessairement voir un lien précis entre la fin d'un amour et des préoccupations philosophiques et scientifiques nouvelles, disons qu'il y eut, pour le moins, coïncidence entre ces deux aspects de la vie de Tyard. Le *Discours du tems, de l'an et de ses parties* est le premier à ne pas mettre en scène le Solitaire et Pasithée. La dédicace du *Discours* est adressée à Marguerite de Bourg, Dame de Gage, figure très admirée dans le milieu lyonnais, et elle-même profondément engagée dans la vie littéraire. Mais est-elle Pasithée ? On voit mal pourquoi Pontus, voué pendant six ans au secret le plus absolu, révélerait tout à coup l'identité de sa mystérieuse amie. C'est à elle que parlaient les deux derniers sonnets du *Troisième livre*, résumant au passé (XXXII au passé simple, XXXIII au passé composé), donc comme un parcours accompli, toute l'histoire de son amour ; et s'engageant pour l'avenir à une adoration à distance, sans récompense autre que le bonheur de servir indéfiniment sa Dame. Alliance paradoxale de servitude et de libération : Pontus se dit éternellement lié à Pasithée et du même coup il est libéré de son emprise psychologique et sociale. Par ailleurs, sur le plan philosophique, on voit Tyard s'engager avec le *Discours du tems* dans l'étude du monde concret, caractéristique également de *L'Univers* (1557), dont les deux parties deviendront dans l'édition de 1578 le *Premier curieux* et le *Second curieux*. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il réfléchit à la temporalité des êtres et des choses, ce qui le conduit à inventorier les divisions du calendrier dans toute leur diversité linguistique et culturelle. On voit aisément à quel point une telle enquête met à l'épreuve une vision jusqu'ici essentiellement

platonicienne: même si la recherche d'un sens ordonné dans l'onomastique du calendrier, donc dans la marche du temps terrestre, est empreinte de cratylisme, Tyard est devenu sensible à la morsure du temps, à la distance qui sépare le mortel de l'éternel: « Il faudroit (croy-je) retrancher l'aisle du Temps, duquel l'invisible, voire l'insensible fuite, entraîne continuellement toute notre assurance »<sup>21</sup>.

A la différence des deux *Solitaire* où Pasithée jouait un rôle majeur, le *Discours du tems, de l'an et de ses parties*, ainsi que *L'Univers* (1557), qui aborde, comme l'indique son nom, la nature du monde créé y compris le monde humain, et *Mantice* (1558) où il est débattu de la vérité de l'astrologie, mettent en scène des personnages masculins représentant chacun une prise de position philosophique distincte. Sans qu'il faille identifier ceux-ci à des personnalités précises de l'entourage de Tyard, on peut du moins l'imaginer consacrant une partie importante de son temps à accueillir à Bissy, le *locus amoenus* de ces dialogues, des amis philosophes<sup>22</sup>. Par ailleurs, rien ne prouve, au cours de cette même période, la présence de Pontus à Paris; car c'est à travers leurs poèmes que Ronsard et Tyard correspondaient. Si Tyard « allait quelquefois à Lyon », dit Laumonier, « il ne venait guère à Paris »<sup>23</sup>. En revanche, les signes de son activité en province se multipliaient. En 1552, il avait été reçu chanoine de l'Église Saint-Vincent de Mâcon, et en 1553 il y avait été nommé par le pape Paul III protonotaire du Saint-Siège apostolique. De 1549 à 1555 ses œuvres poétiques sont éditées en première instance à Lyon<sup>24</sup>; et c'est là également que paraissent entre 1552 et 1558 les cinq discours philosophiques<sup>25</sup>, qu'il édite en 1554 *L'Histoire*

<sup>21</sup> *Discours philosophiques*, Paris, L'Angelier, 1587, p. 335.

<sup>22</sup> Kathleen Hall (*Pontus de Tyard and his Discours philosophiques*, Oxford University Press, 1963, p. 17) voit même Pontus entouré de disciples; elle se fonde sur ces vers que Des Autelz adresse à son cousin: « Et des grands, et du vulgaire, / Les cœurs tu vas conquestant. (« A Pontus de Tyard Troisième façon par dizains », *Amoureux repos*, Lyon, 1553).

<sup>23</sup> *Vie de Pierre de Ronsard de Claude Binet*, 1586, éd. critique, Paris, 1909, p. 211; cité par K. Hall, *op. cit.*, p. 16.

<sup>24</sup> Les trois éditions des premières *Erreurs amoureuses* et de leur *Continuation* qui apparaissent en 1553 et 1554 chez des libraires parisiens ne contiennent aucune pièce inédite de Tyard.

<sup>25</sup> A ce stade *L'Univers* constitue un seul discours; c'est à partir de l'édition parisienne de 1578 chez Mamert Patisson qu'il est divisé en deux discours, le

d'*Hérodian* de Jacques de Vintimille, et en 1562 ses *Ephemerides octavae sphaerae*. Ajoutons à cette liste les contributions de Tyard à diverses publications lyonnaises telles que les *Escriz* à la louange de Louise Labé, avec, entre autres poètes, Olivier de Magny, Claude de Taillemont, Antoine du Moulin; à *De la maniere de preseruer de la pestilence et den guerir*, du médecin Benoît Textor; à la *Replique de Guillaume Des Autelz aux furieuses defenses de Louis Meigret* ainsi qu'à l'*Amoureux repos* du même des Autelz. L'*Aretefila* de Luc' Antonio Ridolfi traite de l'identité de Pasithée comme si c'était une question de la plus haute importance dans l'entourage de l'auteur. Par ailleurs, on peut déceler au sein de l'œuvre de Tyard des signes de jeux poétiques qui se pratiquaient dans le milieu littéraire lyonnais: échanges d'épigrammes avec Pernette du Guillet<sup>26</sup>, reprises d'énigmes<sup>27</sup>...

Tyart n'en est pas, pour autant, uniquement lyonnais; c'est au château de Bissy qu'il trouve tout à la fois la solitude nécessaire à ses travaux personnels et le cadre idéal des entretiens dont nous trouvons des échos dans les *Discours philosophiques*. La devise «Solitudo mihi provincia est» accompagne les trois discours philosophiques publiés de 1556 à 1558, remplaçant la devise «Amour immortelle» commune aux trois recueils des *Erreurs amoureuses*. Volonté, pour le moins, de se soustraire aux mondanités lyonnaises, de se créer à Bissy une retraite studieuse, prête à accueillir, à l'occasion, d'autres penseurs, à commencer par Maurice Scève: «Disciple direct de *Délie* en ses *Erreurs amoureuses*, Tyard voit venir chez lui son maître et ses amis. Au milieu d'un bois, un vieux château féodal, entouré de vignes et de jardins, où court un ruisseau formant une île, l'Ile Pontique [...] Sur les bancs moussus, sous de belles allées de platanes, ou bien autour de tables bien servies, on discute et l'on récite en un cadre digne de l'Académie»<sup>28</sup>. Bien évidemment, cette description se fonde sur les indications données par Tyard lui-même dans ses dialogues, indications caractéristiques du genre, destinées à doter

---

*Premier curieux* et le *Second curieux*; l'édition complète des *Discours philosophiques* (Paris, L'Angelier, 1587) contiendra six discours plutôt que cinq.

<sup>26</sup> Cf. Kathleen Hall, *op. cit.*, p. 6-7, et V.-L. Saulnier, *B.H.R.*, 1943.

<sup>27</sup> Cf. François Lecerle, article cité, p. 135-163.

<sup>28</sup> V.-L. Saulnier, *op. cit.*, p. 388.

l'atmosphère de la discussion d'un effet de réel ; on ne peut donc y voir une preuve absolue de ce que Tyard ait résidé à Bissy d'une manière continue ou qu'il y ait reçu régulièrement une petite académie.

Ce qui est certain, c'est que Peletier du Mans fit un séjour à Bissy, désirant, selon Tyard, « se refreschir, apres le travail qu'il avoit presté a son Euclide, partie revoyant son Algebre, [...] partie se recreant avec moy, selon qu'infiniz sugetz se presentoient a nous pour filozofer ensemble »<sup>29</sup>. Peletier lui-même fait état de débats scientifiques à Bissy : « Quum essem apud te in Bissiano, multumque ac saepe de studiis nostris inter nos colloqueremur ; dixisti te Euclidem ciuibus nostris constituisse »<sup>30</sup>. Quant à Maurice Scève, ses contacts avec Tyard sont suffisamment connus pour que l'on puisse le compter parmi les visiteurs de Bissy même si le rôle que lui attribue Tyard dans le *Discours du tems* n'est pas conforme à la stricte vérité historique ; et la date de publication de *Microcosme* (1562) permet de supposer que les discussions de Bissy ne furent pas étrangères à la genèse de cette œuvre.

Après les *Ephemerides octavae sphaerae* (1562) qui confirment son engagement actif dans le domaine scientifique Pontus cesse de publier. (Ce n'est qu'en 1573 que paraîtront à Paris ses *Œuvres poétiques* complètes). Henri II lui avait octroyé le titre de conseiller du roi et Charles IX lui accordera celui d'aumônier. Malgré ces signes de faveur royale, Tyard continue à vivre plusieurs années encore dans sa solitude de Bissy. Par suite de la mort de son frère Claude, il assume la tutelle de ses neveux Héliodore et Cyrus. « Si trovava », dit Baridon, « solo uomo accanto alla madre, alla cognata e ai due nipoti ancora in tenera età »<sup>31</sup>. Responsabilité d'autant plus lourde que la région de Mâcon est déchirée par les conflits religieux. Lors de l'entrée solennelle de Charles IX à Mâcon, en 1564, le nom de Pontus ne figure même pas parmi ceux des notables invités. Est-ce parce que ses titres sont déjà tels qu'un rôle dans les cérémonies lui est

<sup>29</sup> *L'Univers*, 1557, p. 35.

<sup>30</sup> Lettre de Peletier à Tyard, dans *In Euclidis Elementa*, Lyon, 1557, II, f. 2 r° ; citée par V.-L. Saulnier, *op. cit.*, t. II p. 165.

<sup>31</sup> Silvio F. Baridon, *Pontus de Tyard (1521-1605)*, Milano, Editrice Viscontea, 1950, p. 70.

automatiquement dévolu ? Est-ce au contraire parce que son catholicisme modéré paraît tiède en temps de crise ?

C'est probablement en 1569 que Paris, et les milieux proches de la Cour, finiront par l'attirer. Sa réputation en matière de poésie et de philosophie aurait suffi à justifier sa présence à l'Académie de poésie et de musique. C'est d'ailleurs là, à l'hôtel de Baif, que, pour la première fois, on voit véritablement documentées les rencontres de Tyard avec Ronsard ainsi que Jodelle, Dorat, Belleau, Desportes entre autres<sup>32</sup>. Frances Yates considère Tyard comme le théoricien par excellence de cette Académie vouée à articuler entre elles la parole poétique et la musique par le renouvellement de « l'ancienne façon de composer des vers mesurez pour y accommoder le chant pareillement mesuré, selon l'art métrique »<sup>33</sup>, à des fins d'éducation morale de l'auditeur. Il est indéniable que cet objectif est profondément compatible avec le projet poétique du *Solitaire premier* et le projet musicologique du *Solitaire second*, quel que fut le statut officiel ou non-officiel de Tyard au sein de l'Académie de poésie et de musique.

Mais ce n'est pas seulement d'une manière théorique que Tyard s'intéresse à nouveau à la poésie : il redevient poète pour chanter une nouvelle Pasithée, Catherine de Retz, dont il fréquente assidûment le salon. Il n'y est ni son seul admirateur, ni le seul poète<sup>34</sup>. Il lui consacre le *Recueil des nouvelles œuvres poétiques*, où il déclare l'aimer depuis quatre ans : « Quatre ans continuels dedans mon cœur s'allume/ Le doux feu, dont Amour peu à peu me consume »<sup>35</sup>. Puisque le recueil est incorporé aux *Œuvres poétiques* de 1573, on peut supposer que 1569 est effectivement l'année à partir de laquelle Pontus vit à Paris, ou du moins y vient souvent. Il se dégage des *Nouvelles œuvres poétiques* une image de la relation amoureuse qui diffère profondément de celle dont vibraient les *Erreurs*. Dans les *Erreurs amoureuses* l'être du poète est entièrement absorbé et justifié par son amour ; c'est par lui qu'il existe, qu'il accède au monde spirituel, qu'il trouve un sens dans la transformation du vécu en poésie. S'il y a entre lui et la

---

<sup>32</sup> Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois (1570-85)*, Paris, Ernest Leroux, 1887, p. 58.

<sup>33</sup> Cf. papiers Conrart, Bibliothèque de l'Arsenal.

<sup>34</sup> Cf. *infra* notre introduction aux *Nouvelles œuvres poétiques*.

<sup>35</sup> Sonnet XX.

Dame une égalité, c'est celle de « l'honneste amour » qui finalement les lie en tant qu'esprits. Dans la vie d'un Pontus de Tyard, un tel amour ne peut survenir deux fois. D'ailleurs, Catherine de Retz n'exige rien de tel. Plutôt que Tyard ou même Desportes, c'est Amadis Jamyn qui est son poète favori. Ce qu'elle semble attendre et apprécier de la part de « ses » poètes, c'est la forme exquise de leur offrande poétique. L'allégeance que le poète professe vis-à-vis de la Dame est fidèle, intense, parfois joyeuse. Du pétrarquisme, il lui reste les antithèses et le réseau métaphorique mais non la souffrance de l'amant éperdu. Loin de déplorer son état de dépendance vis-à-vis de la Dame, de ses attitudes et de ses humeurs, il y trouve sa raison d'être comme un homme de cour trouve sa raison d'être dans le service de son souverain ; dès lors, l'hyperbole est une forme de politesse...

Tyard fut-il, comme le pense Frances Yates, le principal théoricien de l'Académie du Palais après avoir été celui de l'Académie de poésie et de musique ? En tout cas, selon Binet, il en fut membre : Henri III, rapporte-t-il, « voulut dresser l'Académie de son palais, et fit choix des plus doctes hommes de son royaume, pour apprendre à moindre peine les bonnes lettres par leurs rares discours, enrichis des plus belles choses qu'on peust chercher sur un sujet, et qu'ils devoient faire chacun à leur tour »<sup>36</sup>. Tyard figure sur la liste avec Ronsard, Pibrac, Doron, Baïf, Desportes, Du Perron. En 1577, il voyage avec la cour ; en comparant le programme des déplacements de Tyard avec les ajouts qui furent faits au texte de *L'Univers* dans les éditions de 1578 et 1587, Sealy conclut<sup>37</sup> que ces ajouts résultent de conférences présentées à l'Académie du Palais. Par ailleurs, ses titres de conseiller et aumônier du roi exigent que Tyard réside à la cour au moins trois mois par an.

Ces fonctions auprès du roi et ce rôle académique s'ajoutant à ses publications – *Œuvres poétiques* et rééditions de plusieurs de ses dialogues – tels sont sans doute les principaux mérites qui valurent à Pontus de Tyard, en 1578, sa nomination comme évêque de Chalon-sur-Saône. Il était déjà archidiacre de la cathédrale de Chalon. Jacques Fourré, évêque de Chalon, mourut le 22

<sup>36</sup> P. Laumonier, *La vie de P. de Ronsard de Claude Binet*, Paris, 1910, p. 49-50.

<sup>37</sup> J.R. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, Genève, Droz, 1981, p. 89.

janvier 1578; c'est le 17 mars de la même année que le pape Grégoire XIII ratifia la nomination royale, à condition toutefois que Tyard fût ordonné prêtre et renonçât à l'archidiaconat et au canonicat de Chalon<sup>38</sup>.

Tyart voulut entrer dans son diocèse sans grande pompe. Le conseil de la ville lui préparait une entrée solennelle; il préféra une cérémonie rapide et discrète: « Cette entrée, qui fut plus soudaine, qu'elle n'étoit attendue, luy fist prester [serment] dans son Hostel Episcopal entre les mains du Maire et des Echevins, qui le receurent en la presence des plus notables Bourgeois [...]»<sup>39</sup>.

Cette décision confirme la modestie de Tyard et son désir de protéger dans toute la mesure du possible le degré de liberté que sa nouvelle vie allait comporter; mais aussi sa volonté de présence dans la cité, et non seulement dans l'Eglise. Dès lors, il commença à s'acquitter avec fidélité et zèle de ses obligations d'évêque post-tridentin: le lendemain de son entrée, premier jour de 1579, il dit la Grand'Messe<sup>40</sup>. Ses quatre livres d'*Homilies* montrent qu'il va bien au-delà du strict devoir épiscopal dans la prédication. Connaît-il son troupeau? Les éloges funèbres composés durant cette période manifestent cette familiarité.

Le fait qu'il ait été choisi pour représenter le clergé de sa région à l'assemblée générale du clergé de France qui se tint à Melun montre quelle autorité il a déjà acquise autour de lui. En 1588 il sera à nouveau élu pour représenter le clergé aux Etats généraux de Blois; en dénonçant la Ligue, il s'y déclarera fidèle à Henri III. Ces interventions ne doivent pas nous faire oublier qu'au cours des dix premières années de son épiscopat (1578-1588) Tyard se consacre primordialement à sa vie ecclésiastique. Un poème qu'il avait placé en exergue sur la page de garde du manuscrit de ses *Modèles de phrases* annonçait son intention de dire adieu aux Muses et de trouver tout son bonheur dans le Christ, devenu sa Muse: « Est mihi Christus honos, aurum, dolcisque voluptas,/ Solaque seruator, fit mea Musa, Deus.»<sup>41</sup> Les

<sup>38</sup> Cf. Silvio Baridon, *op. cit.*, p. 90-91.

<sup>39</sup> Claude Perry, *Histoire civile et ecclésiastique, ancienne et moderne de la ville de Chalon sur Saone*, Chalon-sur-Saône, Philippe Tan, 1659, p. 354.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> Dans Pontus de Tyard, *Œuvres poétiques complètes*, éd. critique par John C. Lapp, Paris, Didier, 1966, p. 301.



quatre livres d'*Homilies* témoignent de cette orientation chrétienne plutôt qu'institutionnellement catholique. Dans un Chalon de plus en plus divisé entre Ligueurs, partisans du roi et politiques, il offre une prière empreinte d'irénisme : « Et flechissez la rebelle fierté de nos cœurs, à ce que nous puissions pardonner humainement et nous réconcilier fraternellement; et que nous tenions pour gain très désirable la perte de nos dettes et notre désir de revanche »<sup>42</sup>. Les préoccupations philosophiques ne sont pas écartées pour autant; c'est en effet en 1587 que paraissent à Paris chez L'Angelier les *Discours philosophiques*, réédition des cinq dialogues des années cinquante; parmi eux, *L'Univers* de 1557 apparaît maintenant en deux parties, le *Premier curieux* et le *Second curieux*.

Mais, de plus en plus, les luttes politiques s'intensifient autour de Tyard. Après l'assassinat de ses frères, le duc et le cardinal de Guise, le duc de Mayenne entre dans Chalon; voyant que la Ligue y triomphe et que la fidélité au roi y est traitée d'hérésie, Tyard, afin de préserver son indépendance, se retire au château de Bragny. En 1591, il écrit avec colère un *Fragmentum epistolae* contre le jésuite Charles qui identifie totalement catholicisme et adhésion à la Ligue.

Quand le pape Sixte Quint envoie à Chalon, en tant que légat *a latere* chargé d'une mission conciliatrice, le cardinal Cajetan, Tyard prend prétexte de sa vieillesse et d'ennuis de santé pour refuser une rencontre avec celui-ci, se faisant remplacer par son neveu Cyrus, le futur évêque. En mai 1593, Henri IV invite Tyard à prendre part à son instruction religieuse en matière de foi catholique; la Ligue lui refuse un laisser-passer. Au cours de la même année, son neveu Héliodore meurt des blessures subies alors qu'il défendait Verdun-sur-le-Doubs, assiégé par la Ligue; la femme d'Héliodore, Marguerite de Busseul y succombe dans une explosion de poudre à canon. Ainsi qu'en témoignent les épitaphes qu'il leur consacra, Pontus fut durement frappé par ces deux disparitions.

Après l'accession de Cyrus au siège épiscopal de Chalon, (1596) Pontus poursuit à Bragny son œuvre d'humaniste, qui s'enrichira encore du *De recta nominum impositione*, traité

---

<sup>42</sup> *Homilies ou Discours sur l'Oraison dominicale*, dans *Trois livres d'Homilies*, Paris, Mamert Patisson, 1586, p. 95.

d'onomastique suivi d'annotations sur Philon (1603); et de *Maximes d'Etat pour le gouvernement et conservation des Empires et Royaumes* (1604), traduction de la lettre d'Aristéas à son frère et des *Maximes* écrites par le diacre Agapet pour l'empereur Justinien. Il mourut en 1605. Il avait composé, en conclusion à son testament, son dernier vœu, que Cyrus fit graver sur un cénotaphe de marbre noir au-dessus du chœur de la cathédrale de Chalon:

Non teneor longae dulcisque cupidine vita,  
Sat vixit, cui non vita pudenda fuit.  
Nec famae illustris tangit me gloria: forsan  
Per genium vivent sat mea scripta suum.  
Nilque moror quo sint mea membra tegenda sepulchro,  
Haec propria haereditis sit pia cura mei.  
Sed cupio ut tandem mens Christo innixa, levetur  
Pondere peccati duro & ad astra vehar.